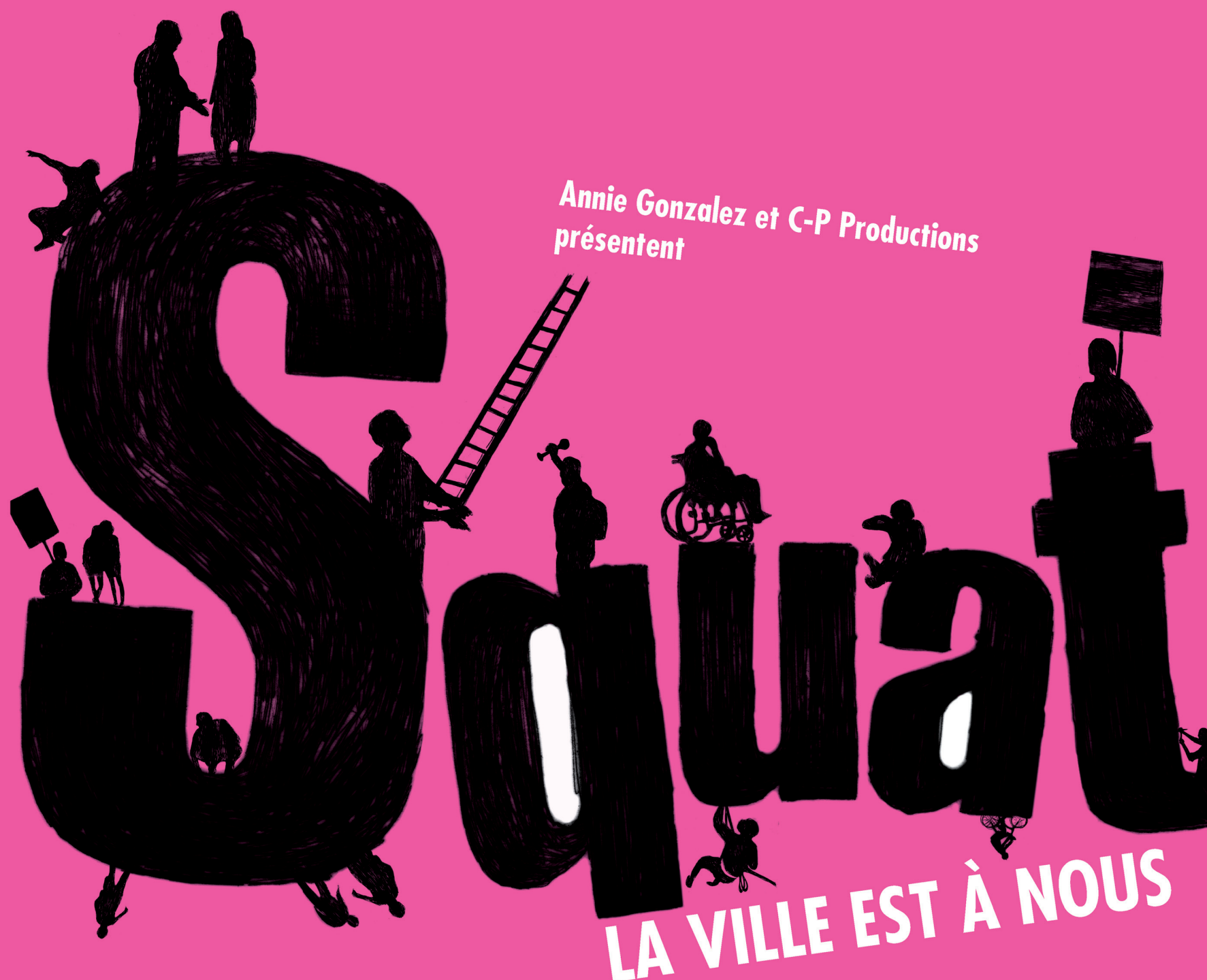


APRÈS **VOLEM RIEN FOUTRE AL PAÏS** ET **ATTENTION DANGER TRAVAIL**



Annie Gonzalez et C-P Productions
présentent

LA VILLE EST À NOUS

UN FILM DE CHRISTOPHE COELLO

SORTIE EN SALLES LE 2 NOVEMBRE 2011

AVEC : ADA AINA ALBERT.F ALBERT.S ANDREU ANTONIO AVIV BASTIAN
BELEN BETTY CARLA EMILY EMMA ERNESTO GALA GLORIA HIBAI IMAD
IMANOL IRENEU IVET JAUME JIMMY LEO MAGNUS MANEL MARC
MARIONA MARTA MIGUEL ANGEL NURIA ORIT PAU PEP PERE PINTO
SEBAS SILVIA SIMONA UNAI VICENTE VIOLETA

WWW.SQUAT-LEFILM.COM

montage : Christophe Coello, Sergi Dies,
Catherine Legault, Gilles Bour
caméra additionnelle : Manel Muntaner
musique : Jalea real, Ix, Rotxa, Gadjó
version française : Stéphane Goxe
version anglaise : Pamela Denton
version castillane : Emma Alari, Paula Monteiro



Ligue des
droits de l'Homme

CNC



production déléguée Annie Gonzalez C-P Productions,
en association avec Les films Buenaventura
en association avec Jack et Liliane Mercier
avec la participation
de la Région Languedoc Roussillon
en partenariat avec le CNC.
Une distribution Parasite Distribution.

Graphisme
Kla-ron

Quand la reconquête urbaine change de camp

PAR JEAN-PIERRE GARNIER*

Requalification, renouvellement, revitalisation, redynamisation, renaissance... Le vocabulaire en « re » des urbanistes, des cellules de com' municipales et des promoteurs immobiliers. Un langage pour mollir le réel à la manière d'un assouplissant. Quelle politique urbaine recouvre-t-il ? Les décideurs les plus ardents laissent parfois échapper le mot juste. Sur sa page Internet, la mairie de Marseille se targue par exemple de mener une « *politique volontariste de reconquête* », par quoi elle entend l'expulsion des habitants de la Joliette et de la rue de la République pour faire place nette à un quartier d'affaires, hideux et sans âme. Mais, en général, les nouveaux conquistadors ne le prononcent qu'à l'abri de leur bureaux en verre. Reconquête : le mot dévoile ce qu'il importe de dissimuler.

Bulldozers dynamiques

Une guerre de basse intensité, implacable mais diluée dans le temps, se livre en effet dans les grandes villes du monde industrialisé. L'ennemi ? La « *saleté* », l'« *insalubrité* », l'« *insécurité* ». Autrement dit : les pauvres. Les couches populaires qui s'accrochent encore aux centre-villes et font tache sur la carte postale, occupant indûment les espaces à « *revaloriser* », c'est-à-dire à rentabiliser coûte que coûte. Reconquérir ces quartiers, c'est les rendre enfin disponibles aux tour opérateurs, aux galeristes et aux marchands de parfums. Élever leur standing, améliorer leur image. Appâter le gogo à carte gold par de l'« *authentique* » en trompe-l'œil. Remplacer les bistrotis par des bars « *lounge* » et des salons de thé, les épiceries par des boutiques bio, les kebabs par des tapas à vigiles, les habitations vétustes – « *habitat indigne* » en novlangue aménagieuse – par des immeubles à digicode pour classes moyennes aisées, des équipements culturels de prestige ou des parkings destinés à une clientèle venue d'ailleurs puisqu'il n'y aura plus de commerces de proximité, disparus en même temps que les habitants non solvables expédiés en périphérie.

La mutation de Barcelone au cours des deux dernières décennies n'échappe pas à la règle. Dans le cadre de la « *concurrence libre et non faussée* » qui oppose la capitale catalane à Madrid et à Valence, mais aussi aux autres grandes villes européennes, ses gestionnaires ont entrepris de presser jusqu'au trognon son jus immobilier, commercial et touristique¹. Aussi y fait-on ce qui se pratique dans toutes les « *métropoles dynamiques et innovantes* » : réserver le centre « *renové* » ou « *réhabilité* » à une élite bourgeoise ou néo-petite bourgeoise à fort capital culturel et à revenus conséquents. Dans le jargon des aménageurs qui s'attaquent – dans tous les sens du terme – aux derniers bastions populaires, cela donne : « *Repositionner le quartier dans le dispositif urbain de la ville.* » Comprenne qui pourra. Les bulldozers et les forces de police se chargeront de l'explication de texte.

Expulsions innovantes

À Barcelone, le « *volet habitat* » infligé aux lieux où opèrent les squatteurs du film – le bas du secteur populaire du Raval (le haut ayant déjà été largement... ravalé) et La Barceloneta, l'ancien quartier des pêcheurs – offre un cas d'école d'urbanisme conquérant. Jusqu'à sa « *requalification* » à la fin des années 1990, le Raval était décrié en haut lieu comme l'un des quartiers les plus mal famés de la ville. Le prolétariat travaillant dans la zone portuaire s'y entassait dans des immeubles dégradés, où sa verveur de langage et son génie de la débrouille palliaient la rudesse de l'existence. Plus

À Barcelone comme à Londres ou Paris, les nouveaux conquistadors en costume trois-pièces remodelent la cité à leur image. « Approche globale et durable de requalification urbaine », disent-ils. À l'assaut des urbanistes et des parfumeries de luxe s'ajoute la vaporisation d'un langage orwellien. Demandez le dictionnaire...

que la délinquance et la prostitution, c'est l'indiscipline souveraine du petit peuple qui effarouchait les édiles. Le déplacement du port et l'aménagement sur les bassins et les quais ainsi libérés d'installations commerciales destinées à une clientèle aisée imposait l'« *assainissement* » du quartier, et donc le « *renouvellement* » de sa population.

En bord de mer, la Barceloneta excite elle aussi la convoitise des spéculateurs. Pendant longtemps, ses restaurants aux terrasses vitrées donnant sur le rivage attiraient un public pas toujours doré sur tranche, venu déguster à des prix abordables poissons et fruits de mer. Ajoutée au déclin de la pêche, la métamorphose de la façade maritime en « *front de mer* » bordé d'immeubles de bureaux et de logements de luxe, de discothèques et de bars branchés, a permis de mettre fin à ce scandale : un quartier ouvert sur la Méditerranée qui échappe à l'emprise des banquiers.

Sherifs et créatifs

Dans les deux cas, la stratégie de reconquête urbaine est la même : « *augmenter et diversifier l'offre de logements.* » En clair, confier aux promoteurs privés la construction d'immeubles susceptibles d'attirer, au nom de la « *mixité sociale* », les catégories moyennes ou supérieures. Bien sûr, on ne va pas tout casser : on préférera « *améliorer le parc immobilier existant* », « *conserver et revaloriser le patrimoine* » en permettant aux propriétaires de juteuses plus-values. « *Développement durable* » oblige, une touche écologique viendra compléter le programme à coups de « *promenades plantées* » et de « *cheminements jardinés* ». Ainsi reverdis, les espaces publics contribueront à justifier la culbute des tarifs immobiliers.

Capture d'écran

Chant : Ligne zéro, métro gratuit !

Le maître de cérémonie : Bonne après-midi à tous. Soyez les bienvenus à l'inauguration de cette nouvelle ligne de métro, la ligne zéro, une ligne gratuite. Nous inaugurons donc la ligne zéro avec vous tous. Ah, voilà un bien joli saut, très bien !

Marc : Mesdames et messieurs les passagers, le métro est à tous, et comme il est à tous, il doit être gratuit ! Nos hôtesses vont vous donner des instructions pour voyager gratuitement. Si vous êtes asphyxiés par d'éternels crédits, si vous avez besoin d'une bouée de sauvetage dans cet océan de précarité : transport gratuit pour tous !



Pudiquement relégués sous la rubrique « *difficultés sociales* », qu'advient-il des résidents précarisés par le sous-emploi et des petits commerçants ruinés par la paupérisation de leur clientèle ? Relogés ailleurs, c'est-à-dire au loin.

Pour parvenir à leurs fins, les états-majors de la métropole disposent de trois leviers d'action : les logements à « *monter en gamme* », les espaces publics à « *requalifier* » et l'installation de commerces « *conceptuels* » pour séduire les nouveaux arrivants. Le tout enrobé d'une communication idoine : « *Une approche globale et durable de requalification urbaine* », titre triomphalement une plaque publicitaire de la mairie barcelonaise pour glorifier la « *renovation* » de ce qui reste du cœur populaire de la ville. Dans la capitale catalane comme ailleurs, la métropole ne se plie en quatre que pour les hypothétiques « *créatifs* » : ingénieurs, cadres, techniciens, universitaires, chercheurs, publicitaires, designers, graphistes et autres, sans compter les touristes. Des « *gens de qualité* », comme on disait jadis. Le prétendu « *modèle urbain* » de Barcelone ne vibre que pour les privilégiés et le secteur immobilier, avec la complicité des pouvoirs publics locaux², incarnée par ce maire d'arrondissement évoqué dans *Squat*, qui cumule sa fonction électorale avec celle d'administrateur d'une dizaine de sociétés immobilières, « *à la fois shérif et propriétaire terrien* », selon la formulation d'un personnage du film.

Les indésirables se rebiffent

Par quels moyens résister au rouleau compresseur de la rénovation-déportation ? Les *okupas* de Barcelone apportent quelques éléments de réponse. Comment ouvrir un squat dans des appartements abandonnés, comment les aménager, comment y vivre. Comment établir des liens avec les derniers voisins pour ne pas apparaître comme des intrus. Comment mobiliser les habitants du quartier dont le sort est déjà scellé. Comment décloisonner la lutte par des manifestations de solidarité regroupant tous les riverains frappés d'alignement. Comment résister aux forces de l'ordre. Comment faire en somme pour que la reconquête urbaine change de camp, ne serait-ce que ponctuellement.

Par un beau jour de mai 2011, voici que des dizaines de milliers de citoyens commencent à occuper les places des villes d'Espagne pour faire valoir leurs droits. Droit au logement, parmi d'autres, mais aussi, plus largement, droit à la ville comme espace collectif à se réapproprier. Ce sont quelques étapes de la longue marche vers cette reconquête-là que *Squat* retrace avec une énergie allègre et prometteuse. ■

² Manuel Delgado, *La Ciudad mentirosa, Fraude y miseria del «modelo Barcelona»*, La Catarata, Madrid, 2007.



Chercheur en sociologie urbaine, Jean-Pierre Garnier a consacré de nombreux travaux à la reconstitution des villes sous l'égide des marchés. Il collabore notamment à la revue *Article XI*. Dernier ouvrage paru : *Une violence éminemment contemporaine. Essais sur la ville, la petite bourgeoisie intellectuelle et l'effacement des classes populaires*, Agone, Marseille, 2010.

¹ Unió temporal d'escribes, *Barcelona, Marca registrada : mn model per desarmar*, Virus, Barcelone, 2004.



« Le squat, une réponse à la brutalité de la spéculation »

Un verrou qui cède, une porte qui vole, des cris de joie qui retentissent : un logement condamné est redevenu libre. Simple comme bonjour, la réappropriation qui ouvre le film de Christophe Coello est d'abord un moment d'intense vitalité. Jubilation de déjouer les plans de la société immobilière qui a entrepris de vider l'immeuble de ses habitants, jubilation de redonner vie à un bout de ville morte, jubilation de conquérir un toit au nez et à la barbe des promoteurs et au soulagement des derniers voisins.

Nous sommes dans un quartier populaire de Barcelone en proie à la spéculation, mais la scène pourrait se dérouler aussi bien dans n'importe quelle grande ville d'Europe. Gentrification, loyers hors de prix, opérations de « réhabilitation » destinées à remodeler à coups de serpe la population d'une rue ou d'un centre-ville : le spectateur évolue sur un terrain familier. Ce que lui divulgue le film, c'est une proposition de lutte concrète et collective contre cette mise en coupe réglée.

Pendant huit ans, de 2003 à 2011, Christophe Coello a filmé de l'intérieur les actions et discussions de « Miles de Viviendas » (« des milliers de logements »), un groupe de flibustiers barcelonais qui invente mille façons de repousser les murs du possible. Gloria, Vicente, Ada, Marc, Emma et les autres ne se contentent pas d'investir des habitations promises à la culbute financière, ils impulsent la résistance à l'échelle du quartier. Collecte d'informations sur les magouilles immobilières en cours, opérations festives de déminage du béton armé, intrusions chez les donneurs d'ordre, tissage de liens de solidarité avec les voisins – comme dans cette jonction improbable et pourtant fructueuse entre les « squatteurs » et les « vieilles dames » de la Barceloneta.

Un combat perdu d'avance ? Pas sûr, car la mobilisation des habitants pour la défense de leur quartier se double d'une suggestion faite à chacun de reprendre le contrôle de sa vie. La note joyeuse par laquelle commence cette aventure retentit jusqu'après la dernière image. Film d'action, film qui donne envie d'agir, *Squat* nous embarque dans l'exploration des choix qui s'offrent à nous tous.

Emma, Gala et Vicente. Trois acteurs de la trentaine de forbans qui composent Miles de Viviendas, le collectif de réappropriation urbaine filmé à Barcelone par Christophe Coello. Ils venaient de découvrir la dernière version du film quand nous les avons rencontrés en présence du réalisateur. Toujours impliqués dans la défense de la Barceloneta, un quartier populaire assailli par les promoteurs, ils participent aussi aux assemblées qui fleurissent dans le sillage du mouvement du 15 Mai. L'occasion de revenir sur l'« expérience inoubliable » vécue par leur groupe, mais aussi de cheminer quelques instants sur les pistes nouvelles que leur pratique du squat a creusées autour d'eux. Précision : cet entretien a eu lieu grâce à une technologie commode, qui permet de se voir et de se parler à distance, mais pas d'aller planter ensemble un pied-de-biche dans la porte d'un logement voué à la spéculation.

Emma, Gala, Vicente, vous venez de découvrir la toute dernière version du film. Dans quelle mesure peut-on l'apprécier quand on a été un protagoniste de cette histoire ?

Emma : Pour moi, c'est difficile. L'expérience qu'on a vécue était si intense qu'on a encore du mal à interpréter ces images.

Gala : Le film contient beaucoup de choses, il est très riche, peut-être trop. Mais je pense que toute personne qui possède un minimum de sens critique peut y puiser de l'énergie, et que cette énergie l'aidera peut-être à agir.

Vicente : Le film passe un peu vite sur tout ce qui s'est passé au cours de ces deux dernières années, les mouvements de grève, notamment la grève générale de septembre 2010, toutes les étapes qui ont mené au rassemblement de mai dernier place de Catalogne. Il y a donc un certain décalage entre ce qu'on a vécu et ce qu'on voit à l'écran. Ce que le film exprime très bien, en revanche, c'est le sentiment de puissance collective. Il montre comment nos squats s'articulent à la vie de quartier, aux pratiques de vie en groupe, aux conflits de la rue, à la question des libertés populaires, notamment à travers la rencontre avec les vieilles dames du quartier de la Barceloneta.

Comment avez-vous réagi quand Christophe vous a proposé de vous filmer ? Apparaître à visage découvert ne va pas de soi quand on mène des actions illégales...

Vicente : On a pris la décision ensemble, en assemblée. C'est vrai qu'on préfère généralement l'anonymat, mais on a fait un choix politique. Au moment où le film commence, fin 2003, la criminalisation des luttes était particulièrement virulente à Barcelone, et c'était pour nous une incitation supplémentaire de témoigner de ce que nous faisons.

Gala : Que nos actions soient illégales, on s'en fout, du moment qu'elles sont légitimes. Notre position, c'est dire que nous ne sommes pas des squatteurs, mais des voisins. Nous habitons certes dans un logement occupé, mais le fait de nous trouver un toit ne fait pas de nous



des squatteurs au sens exclusif du terme : nous sommes d'abord des gens qui cherchons une réponse à la brutalité de la spéculation et du capitalisme, et cette réponse peut être mise en pratique par n'importe qui. C'est pour ça qu'on a dit oui à Christophe. Tout le monde peut faire la même chose que nous.

Mais tout le monde n'est pas aussi organisé. Vos capacités d'organisation sont assez spectaculaires. À quoi sont-elles dûes ? Au contexte barcelonais ?

« Nous ne sommes pas des squatteurs, mais des voisins. Tout le monde peut faire la même chose que nous. »

Gala : C'est vrai qu'il y a à Barcelone une longue tradition de luttes autonomes et de mouvements d'occupation. Cette histoire nous a évidemment imprégnés.

Vicente : Squatter, pour nous, ce n'est pas une fin en soi mais un moyen d'intervenir avec un objectif, disons, « révolutionnaire ». Le risque, avec un squat, c'est qu'il finisse par ne plus tourner qu'autour de ses propres problèmes – organiser la vie quotidienne, faire face à la police, retarder l'expulsion... On risque alors de perdre de vue tout ce qu'il y a autour, la précarisation de la vie, les problèmes du quartier, toutes les difficultés liées au tra-

vail et au logement. On a donc essayé de renverser les priorités.

Christophe : L'un des points forts de Miles, c'est qu'on y trouve des gens de tous horizons. Le plus jeune avait 19 ans, le plus âgé en avait 45, untel venait du milieu autonome, tel autre de l'insoumission au service militaire, chacun avait déjà roulé sa bosse. Or tout le monde a réussi plus ou moins à mettre son bagage de côté. Malgré les tensions, un équilibre a été trouvé qui n'était pas gagné d'avance, et qui n'est pas si répandu dans le milieu des squats. Dans la même journée, tu te retrouvais avec un quadragénaire anar capable de mener une réflexion théorique de haut vol tout en débarrassant les assiettes, et un jeune gars avec une pêche d'enfer qui sort à 3 heures du matin pour coller des affiches sur tous les murs du quartier.

L'organisation, c'est aussi du savoir-faire : on vous voit retaper la plomberie, réparer l'électricité, dégager les gravats, coudre des banderoles... Comment est-ce que vous vous répartissiez les tâches ?

Emma : On essayait de ne pas trop se spécialiser. On a tous appris sur le tas. Certains disposaient d'un savoir-faire spécifique qu'ils ont transmis aux autres. Pep, par exemple, touche sa bille en élec-

tricité et en plomberie, c'est lui qui nous a formés dans ce domaine. Tel copain calé en graphisme nous apprenait à faire des affiches tandis que tel autre lui montrait comment coudre une banderole. C'était un échange permanent de compétences.

Christophe : On a tous appris les uns des autres, mais Pep, c'est un calibre au-dessus : un vrai génie de la débrouille, avec des bouts de ficelles il te retape tout un immeuble. Partager les savoir-faire implique aussi de passer beaucoup de temps ensemble. Au départ, dans Miles, il y avait des copains qui n'étaient pas foutus de changer une ampoule. Aujourd'hui ils peuvent t'installer l'électricité du sol au plafond

Le film vous montre fréquemment en train de discuter, souvent de manière drôle ou véhémement, toujours avec plaisir. Certains dialogues pourraient avoir été écrits pour le cinéma...



Vicente : C'était intéressant de faire apparaître ces moments de discussion... Trente personnes qui vivent ensemble sous un même toit ont forcément pas mal de choses à échanger. On se filait régulièrement rendez-vous pour discuter des questions les plus chaudes, mais aussi des sujets de la vie courante. On venait d'horizons très différents, mais nous avions tous en commun le choix d'aller squatter, de tout foutre en l'air, de ne plus engloutir un salaire dans un loyer, et ça nous poussait à une réflexion permanente : comment faire, pourquoi, avec qui... On avait aussi un vrai plaisir à se parler. Et puis on a eu la chance, je crois, de se retrouver entre personnes capables de s'écouter. [Gala nous dit au revoir, elle file en courant participer à une assemblée de quartier.]

Ce qui est frappant, c'est que les « grandes gueules » n'ont pas l'air d'écraser les plus timides, et que les hommes ne monopolisent pas la parole au détriment des femmes. Ce n'est pas si courant dans les collectifs.

« Les médias martelaient qu'on vivait une époque formidable, que c'était le moment d'investir et de s'enrichir. »

Emma : Il se trouve qu'à Miles il y avait des filles au caractère bien trempé et avec une tchatche redoutable. C'est vrai que ça discutait bien. Mais on n'a jamais eu de vraie réflexion sur le sexisme, ni sur la manière de faire en sorte que chacun puisse prendre la parole. Je trouve qu'on n'a pas assez travaillé là-dessus. Dans d'autres squats, on affronte ces questions de façon plus consciente. Chez nous, il y avait quand même des garçons chargés en testostérone qui avaient tendance parfois à la ramener un peu trop fort.

Christophe : C'est vrai surtout pour les gars plus âgés qui ont vécu l'expérience des squats de la fin des années 1980, où les mecs formaient l'écrasante majorité. Cela étant, ce qui m'a intéressé dès le départ, justement, c'est le pourcentage élevé de filles dans le groupe.

Emma : C'est vrai, c'était plutôt exceptionnel.

Christophe : Les filles représentent la moitié du groupe, voire un peu plus. C'est un cas unique dans les annales des squatteurs de Barcelone (mis à part évidemment les squats féministes, occupés exclusivement par des filles). C'est aussi ce qui m'a donné envie de sortir la caméra, pour témoigner de cet aspect-là de l'expérience. Certaines filles avaient déjà de la bouteille sur le plan politique, elles savaient prendre la parole en public et ne se laissaient pas marcher sur les pieds. D'autres étaient plus timides, comme Emma, par exemple : au début, on n'entendait pratiquement jamais sa voix en réunion. Depuis, elle a pris de l'assurance.

Ce qui ne veut pas dire que tout allait pour le mieux. Dans le squat de la Rimaia, les discussions à ce sujet sont plus poussées.

Comment est-ce que Miles de Vivindas a vu le jour ? Où est-ce que vous vous êtes rencontrés ?

Vicente : On s'est rencontré pour la plupart en 2003, pendant les mobilisations contre l'envoi par l'État espagnol de troupes en Irak. Avec une centaine de personnes, nous avons monté une assemblée, « Espais alliberats contra la guerra » [Espace libéré contre la guerre] et mené une série d'occupations en plein centre-ville. Christophe avait d'ailleurs réalisé un documentaire d'une vingtaine de minutes sur cette aventure, intitulé *Il nous reste la rage*.

Christophe : Il faut savoir que, parmi les centaines de milliers de manifestants anti-guerre, il y avait quelques hurluberlus qui n'arrêtaient pas de dire autour d'eux : « Il y a une guerre militaire en Irak, mais il y a aussi une guerre économique chez nous, une guerre qui nous touche au quotidien et qui démolit nos vies.

Nous habitons l'une comme l'autre. » Le squat anti-guerre est parti de là.

Vicente : La phrase qui résumait bien notre position était : « *Quelle est ta guerre ?* » Et puis, quand la mobilisation a fléchi, on s'est retrouvé à quelques-uns avec l'envie de poursuivre l'aventure, pour intervenir de façon plus concrète et plus robuste, pas seulement par des textes ou des manifs, mais au cœur de la vie quotidienne. C'est là que Miles s'est formé, à partir d'individus qui partageaient une certaine affinité de pratique, d'action et de pensée. Ce qui nous rassemblait, c'était un devenir révolutionnaire, même si on ignorait quelle pourrait être une position révolutionnaire face à la situation de ces années-là. Les médias martelaient chaque jour qu'on vivait une époque formidable, que c'était le moment d'investir et de s'enrichir, et tant pis pour les pauvres qui ne réussiraient pas à suivre la culbute des loyers. Notre pari, c'était d'aller défier le pouvoir sur ce terrain. Un pari un peu fou, puisqu'il n'y avait pas encore les perspectives de rupture qu'on allait connaître après la crise de 2008.

Le film vous montre en action de 2003 à 2007, puis encore à partir de 2009, mais de manière plus dispersée. Qu'est-ce qui a provoqué l'éclatement du groupe ?

Vicente : Je dirais qu'on n'est pas allé au bout de notre démarche. C'est un regret personnel, que tous ne partagent pas à Miles : en dépit d'un pouvoir collectif indéniable, nous n'avons pas réussi à ima-

giner comment convertir nos intentions de manière consistante et durable. Si on n'arrive pas entre amis à mettre en commun nos moyens matériels (argent, machines, technique...), en faisant prise sur un territoire, en devenant ce territoire, alors on finit par mener une vie de « petit bourgeois », même si ça fait mal de le reconnaître. À partir de là on ne peut que reporter sa vie, ou l'anesthésier d'une façon ou d'une autre.

jusqu'aujourd'hui, en squattant ou en s'impliquant de différentes manières, mais le collectif en tant que tel a disparu. C'est dommage.

C'était quoi, votre idée de coopérative ?

Emma : À Miles, on a pensé à fabriquer et à vendre des choses sur place, des bijoux par exemple, mais on a décidé que non, par crainte de mercantiliser le lieu.



Que veux-tu dire ? Ce que l'on voit à l'écran, c'est tout le contraire d'un anesthésiant. Notamment auprès des vieilles dames de la Barceloneta...

Emma : Oui, d'autant que la lutte avec les voisins de la Barceloneta a continué bien après la destruction de notre squat. Certains, comme Gala et moi, participent toujours à l'assemblée de quartier. On se connaît, on se retrouve souvent, c'est une histoire très vivante, en effet... Ce dont parle Vicente, c'est la vie interne de notre groupe, la question de savoir jusqu'à quel point les objectifs du groupe sont compatibles avec le fait de conserver un travail séparé. Il y avait beaucoup de choses qu'on faisait en commun, à commencer par les repas, mais on n'est pas allé jusqu'à s'organiser en coopérative.

Vicente : On ne peut pas tenir très longtemps si on ne met pas les sous et son huile de coude dans le pot commun. À force, on s'épuise. C'est pour ça que certains camarades ont fini par désertir au bout de quelques années, parce qu'on n'a pas réussi à tenir un espace réellement libéré des contraintes du système.

Vous avez quand même tenu quatre ans. Il y a pas mal de squatteurs français qui vous envieraient une pareille longévité...

Vicente : C'est vrai. Mais, ailleurs à Barcelone, d'autres ont tenu plus longtemps que nous, et ils sont toujours là. Parmi les camarades de notre groupe, certains ont continué

Par contre, à la Rimaia, un autre squat ouvert en 2009 par des jeunes en lutte contre la privatisation de l'université, plusieurs coopératives se sont développées progressivement, et nous sommes quelques-uns à y participer. Il y a par exemple un bar autogéré qui tourne certains soirs. Une partie des bénéfices sert à financer le centre social du squat, l'autre est répartie entre les personnes qui tiennent le bar, ce qui permet à chacun de se faire quelques ronds. On a eu beaucoup de discussions sur ce que cela implique d'organiser une telle activité, sur l'importance qu'on donne à l'argent, etc.



Vicente : L'argent nous sépare, c'est un dispositif de séparation, un de plus. Mais c'est aussi un moyen nécessaire pendant que le capitalisme continue d'exister. Une coopérative devient très vite une entreprise. La question qui se pose, c'est comment on lie le besoin d'argent avec la lutte politique, comment tu travailles pour t'en sortir tout en participant à une bagarre de longue durée contre le système qui organise le travail.

On peut regretter d'autant plus qu'on n'ait pas trouvé les moyens de la prolonger d'une façon ou d'une autre.

Cette aventure a dû vous donner des ailes pour la suite, non ?

Emma : Miles a changé nos vies, c'est évident. Il y a un avant et un après. Je crois que tout le monde ressent la même chose.



Est-ce que votre collectif est vraiment éteint ou est-il juste dormant ? Rassurez-nous...

Emma : On est toujours amis et on se croise souvent, mais la plupart sont maintenant impliqués dans d'autres projets. Il y a par exemple un groupe qui s'est formé pour soutenir les locataires insolvables et les aider à empêcher leur expulsion. Il y a d'autres copains qui participent à des assemblées de quartiers, qui s'impliquent dans l'univer-

Vicente : On a vécu un formidable apprentissage au niveau de la pensée comme de la pratique, et aussi dans notre rapport à la rue et au quartier. Après la destruction de notre dernier squat en juin 2007 – l'ancien bâtiment de la Guardia Civil à la Barceloneta –, on a connu pour la plupart deux années pénibles. Il nous a fallu du temps pour digérer. Le film montre bien cette période de retour à la normalité, durant laquelle nous nous sommes tous sentis orphelins. Puis on a retrouvé un

À propos de savoir-faire, une question pour Vicente : on te voit dans le film exhiber un « sac à choure », censé permettre la réquisition de marchandises. Est-ce que ça marche vraiment ? Ton sac a l'air aussi discret qu'une brouette...

Vicente : Mais oui, ça marche du tonnerre ! Une vraie machine de guerre économique ! Il faut porter le sac dans le dos, comme ça il a l'air moins grand. Mais, depuis, j'ai encore perfectionné le système...

Emma : Si tu veux te coudre un sac à choure, il existe une affiche qui indique la marche à suivre. Elle a été conçue par Yo Mango (« je fauche »), un collectif qui milite pour l'autoréduction¹.

Dans quelle situation se trouve la Barceloneta aujourd'hui ? La mobilisation montrée dans le film a-t-elle permis de freiner un peu la déferlante des promoteurs ?

« Les squats ont servi de laboratoire aux modes d'action qui se répandent aujourd'hui. »

Emma : On a réussi à bloquer certains programmes urbanistiques qui prévoyaient l'expulsion des habitants, mais sur le papier ces projets existent toujours. On a gagné du temps, ce qui est déjà bien. Il faut dire que la crise nous a bien aidés, puisqu'elle s'est accompagnée d'une crise immobilière qui a momentanément asséché le robinet de la spéculation. On attend de voir ce qui va se passer quand l'argent des banques se remettra à couler. La Barceloneta étant située en bord de mer, c'est une friandise immobilière de premier choix.

Christophe : C'est vraiment l'endroit idéal pour être transformé en parc d'attraction. Un quartier populaire typiquement méditerranéen, avec des petites rues pittoresques et la plage à côté, ça excite forcément les convoitises. La normalisation a déjà commencé, puisque le vieux port de pêche est devenu une marina pour plaisanciers et qu'un hôtel de luxe a été construit à proximité.

Emma : La bonne nouvelle, c'est que la Barceloneta peut maintenant compter sur un réseau de résistance bien organisé. Depuis les rassemblements place de Catalogne, les assemblées de quartier sont devenues plus fortes, plus offensives. On y voit toutes sortes de gens qu'on ne voyait pas avant. On est suffisamment nombreux pour maintenir un rapport de forces. Récemment encore on a réussi à empêcher une expulsion.

Vous suivez de près le mouvement de la place de Catalogne ?

Emma : Bien sûr. La police a tenté d'évacuer la place, mais elle est régulièrement réoccupée. Aujourd'hui encore elle a servi de point de rencontre aux membres de la commission des travailleurs. C'est un mouvement de politisation très stimulant, une agrégation incroyable d'individus de tous bords. On n'est pas toujours d'accord avec tout ce qui se dit, loin de là, mais...

Christophe : Quand tu entends un type au micro appeler la foule à tendre des fleurs aux policiers, tu hallucines un peu !

Emma : Mais les gens sont en train de faire leur apprentissage. Aujourd'hui le mouvement s'est déplacé dans les quartiers, toujours autour du principe d'auto-organisation. Il y a un ras-le-bol de plus en plus fort contre la politique du gouvernement

espagnol et de l'Europe, l'austérité, la précarité de la vie, les fermetures de lits d'hôpitaux... Alors le processus de désertion a une chance historique. Les gens en ont vraiment marre.

Christophe : On a retrouvé place de Catalogne l'idée mise en pratique en 2003 par Miles de Viviendas, mais reprise cette fois par des dizaines de milliers de personnes en même temps : « Personne ne nous représente. » Plein de gens commencent à découvrir une autre façon de faire de la politique, à ne plus se satisfaire de la représentation électorale et à compter sur eux-mêmes. Dans les assemblées de quartiers, les gens qui s'impliquent sont souvent des jeunes qui n'ont pas manifesté place de Catalogne, et les voir se réunir dans leurs quartiers pour faire bouger les choses ensemble, c'est énorme.

Emma : C'est quelque chose dont a longtemps rêvé : ne pas être à quatre ou cinq, mais des milliers... Même si la posture

de l'« Indigné » bombardée par les médias édulcore les insurrections, on compte bien la court-circuiter par des offensives concrètes. Il faut savoir que l'appellation « Indignés » ne vient pas du mouvement lui-même, c'est une construction politique et médiatique qui a fait du mal.

Pensez-vous avoir modestement contribué à l'émergence de ce mouvement ?

Emma : Il nous a pris par surprise, mais je crois qu'on y a apporté notre petit bagage. Surtout dans la manière de déjouer les codes médiatiques et de s'interroger sur la meilleure manière de discuter, de résister et d'attaquer

Christophe : Je crois effectivement que Miles a pas mal contribué à la forme singulière de ce mouvement. Je ne parlerais pas de précurseurs, encore moins d'avant-garde : les squats barcelonais existent depuis très longtemps, Miles n'a fait que s'inspirer de pratiques anciennes en les adaptant à un contexte particulier. Simplement, comme dit Emma, Miles, au même titre que d'autres collectifs, a apporté son bagage. Non seulement parce que la plupart des copains sont actifs place de Catalogne et dans les assemblées de quartier, mais aussi parce que les squats ont servi de laboratoire aux modes d'action qui se répandent aujourd'hui. La meilleure preuve que l'auto-organisation peut fonctionner, c'est la pratique plus que le discours. Heureusement, à Barcelone, il y a depuis longtemps pas mal de gens qui sont au moins aussi bons pour agir que pour tchatcher. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR OLIVIER CYRAN



sité libre de la Rimaia, qui se joignent aux rassemblements place de Catalogne, ou qui inventent encore autre chose...

Christophe : Pour revenir à ce que disait Vicente, je ne crois pas que Miles ait échoué. Quelqu'un comme Marc te dirait qu'il a vécu ce collectif comme un laboratoire d'expériences quotidiennes, de politisation de la vie au jour le jour, et que ça lui a apporté des outils dont il se sert maintenant dans d'autres endroits et avec d'autres gens. Les enseignements sont là et c'est ça qui compte, non ?

Vicente : Bien sûr. Le processus collectif, les occupations, les moments de vie en commun, les affrontements avec les flics, la mairie, les promoteurs... toutes ces années ont été incroyables. C'est une expérience inoubliable, tout le contraire d'un échec.

second souffle. À partir de 2009, la plupart d'entre nous ont recommencé à bouger, chacun à sa manière, dans les assemblées de quartiers, dans les grèves, dans les mouvements contre le rouleau compresseur de la crise... L'énergie a resurgi.

Christophe : Il y a cette séquence dans le film où l'on voit Gloria, Gala et Mariona évoquer avec un peu de nostalgie l'expérience de Miles, ou cette autre séquence où Marc passe devant ce qui reste du squat démoli, un terrain vague cerné de palissades... La plupart des copains ont effectivement vécu un sérieux coup de blues. Après une aventure aussi forte, tu te demandes : bon, et maintenant on fait quoi ? Puis c'est reparti. Le savoir-faire acquis au cours des années Miles s'avère bien utile aujourd'hui.

¹ L'autoréduction est une pratique redistributive qui consiste à réduire unilatéralement – parfois jusqu'à zéro – le prix d'un bien de consommation disponible en supermarché. Plus d'informations sur le site de Yo Mango : <http://www.yomango.org/> À consulter aussi, le site du collectif Dinero Gratis (« argent gratuit ») : <http://dinero-gratis.blogspot.com/>.



Okupas Au printemps 2008, l'Oficina d'okupació (bureau des occupations) dénombrait deux cents cinquante okupas (squats) dans la ville de Barcelone.

Tanneries Ouvert en 1998 dans une friche industrielle de Dijon, l'espace autogéré des Tanneries ne se laisse pas intimider par les appétits immobiliers de plus en plus dévorants dont il fait l'objet. Le lieu se définit toujours comme « un espace indépendant et ouvert, qui fonctionne sans hiérarchie ni subventions et abrite de nombreux projets collectifs (concerts, bibliothèque, locaux de répétition, salle de sports, cinéma, ateliers vélo/mécanique, imprimerie, sérigraphie, potager, médias indépendants, informatique libre...). C'est aussi un lieu de vie collective en rupture avec l'isolement et l'atomisation des individus. C'est enfin un espace de convergence des luttes, de mise en commun et de pratiques opposées aux rapports marchands et de domination. » Plus d'infos sur <http://tanneries.squat.net/>.

Gros malins À Paris, capitale des « squats artistiques » para-municipaux, l'occupation de locaux à des fins de pince-fesses culturels n'est pas forcément une mauvaise affaire : selon *Libération* (19.08.11), le Mouvement d'animation culturelle et artistique de quartier (Macaq), une association biberonnée par la Ville de Paris, aurait sous-loué ses squats à des magazines de mode et des sociétés de production. Les mal-logés savent ce qu'il leur reste à faire : squatter les lofts des squatteurs subventionnés.



Fraude anti-crise Lors de la visite du Pape à la mi-août, les Indignés de Madrid ont convié la population à frauder le métro, afin de protester contre la ristourne de 80 % accordée aux pèlerins catholiques sur le prix du ticket, alors que celui-ci venait d'augmenter de 50 % pour les autochtones.

« Un film d'insurgés qui te remonte les bretelles »

La belle aventure montrée dans *Squat* n'a que peu d'équivalents en France. Quel effet peut-elle produire sur des squatteurs parisiens ? Premiers éléments de réponse à la Miroiterie, un des squats les plus anciens de la capitale, où la projection du film a soulevé quelques questionnements inattendus.

« C'est bizarre, lâche Chris, un Anglais qui a longtemps roulé sa bosse dans les squats européens. *Y a pas de junkies dans ce film, pas d'alcoolos, pas de dingues ni de paumés...* C'est plus facile comme ça. En même temps, ils ont raison. Les seuls squats qui fonctionnent, ce sont ceux qui s'organisent à fond et qui n'acceptent pas tout le monde. » « C'est un film d'utilité publique », tranche Xavier, qui a délaissé le temps d'une séance de cinéma le capharnaüm coloré, mi-atelier midortoir, où s'entassent ses peintures. « Ce film montre des moments d'action pleins de joie, mais il montre aussi la brutalité qui fait agir ces gars-là. Le film ne dit pas "regardez comme c'est cool de squatter", il fait une proposition d'alternative. En France, un squat est un squat pendant deux semaines, après c'est le bordel. Là, c'est de l'utopie concrète. Ça donne envie de se souder et de se bouger le cul. »

« Ne plus jamais subir un bail de location »

Nous sommes à la Miroiterie, un squat parisien vieux de huit ans aujourd'hui en attente d'expulsion. Installé dans une friche industrielle sur le haut de la rue de Ménilmontant, l'espace a été racheté par un marchand de biens qui s'impatiente de revendre son placement à la découpe. Ici se concentrent pour au moins quelques mois encore les grandeurs et décadences du squat en milieu parisien. Entre les squats d'« artistes » pour bobos qui s'encanaillent et les campements de misère pour galériens traqués, la scène locale offre peu d'expériences comparables à l'équipée barcelonaise. La culture du squat politique n'a pourtant pas disparu de la ville. La Miroiterie illustre sa survivance et ses désillusions. Des portes ouvertes à tous, mais par où l'énergie d'en découdre ne pénètre plus guère. Une salle où se croisent chaque dimanche soir les meilleurs musiciens africains de la capitale, pour des *jam sessions* gratuites et endiablées, mais où, le reste du temps, la flamme militante ne brille qu'à l'état résiduel. Côté auto-organisation, on est loin de la rigueur collective de Miles de Vivien-das : ici, pour utiliser les toilettes, il est recommandé d'enfiler une combinaison de cosmonaute, ou alors d'aller au bar kabyle d'en face.

Ces jours-ci, miracle : le ménage est pris en charge par Zack, un musicien noir américain échoué à la Miroiterie sans un centime en poche. « *Quatre jours déjà qu'il nettoie les lieux comme un forcené. On n'arrête pas de lui dire de laisser tomber, mais rien à faire* », s'étonne Renaud. « *En arrivant, explique Zack, j'ai été surpris de voir que chacun se faisait à manger dans son coin. Moi, j'aime bien faire la cuisine pour tout le monde, mais, pour ça, j'ai besoin qu'elle soit propre. Y a du boulot...* »

Quel effet les squatteurs du film peuvent-ils produire sur les squatteurs d'ici ? Même si la Miroiterie n'est pas le foyer d'agitation politique qu'elle espérait devenir à ses débuts, elle présente encore quelques vestiges de pratiques alternatives. Ici, pas de porte-parole médiatiques usant du collectif comme d'un marchepied pour leur carrière politique. Pas de gros bras devant la grille les soirs de concerts gratuits, ainsi que cela se pratique dans d'autres squats parisiens. Aussi les permanents ne se font pas prier pour visionner *Squat* en avant-première improvisée. Un drap tendu sur le mur de la cour, un vidéo-projecteur déniché dans l'atelier de Xavier, le canapé défoncé pris d'assaut, et hop, c'est parti !

Recueillement devant les images d'une intrusion allègre dans un appartement tapissé de fientes de pigeons. La qualité

des discussions internes au groupe suscite quelques commentaires envieux. « *Ils savent discuter, eux ! Ça gueule, c'est bien. En France, on ne sait plus gueuler. Même entre nous* », commente Z. Co-fondateur de la Miroiterie, qu'il a quitté voici quatre ans suite à des désaccords sur l'orientation du lieu, Z ne veut pas que l'on divulgue son prénom. « *Marre de la personnification, dit-il. Si j'ai claqué la porte de la Miroit', c'est justement parce que ça manquait d'énergie collective. J'ouvre des squats depuis quinze ans, je dors sur des canapés depuis des lustres et je sais que je ne veux plus jamais subir un bail de location. Ce film, il me dit : "Vas-y, continue d'ouvrir des squats."* Dans leur quartier, à Barcelone, on ne voit pas de bobos, mais des vieux qui se battent. Ça nous parle de la société plus que des squats, ça nous dit que ça n'a pas de sens de vivre "normalement". C'est un film d'insurgés qui te remonte les bretelles. »

« C'est votre squat, squattez-le pour de bon ! »

À l'écran, un membre du collectif rappelle que faire la vaisselle est l'affaire de tous. « *Nous, ça fait longtemps qu'on n'a même plus de vaisselle !* », s'esclaffe Saïd. Des rires approbateurs saluent l'action « transport gratuit » dans le métro de Barcelone. Commentaire amer de Wolf : « *On a fait le même genre d'action aux Halles, sauf que là, les gens ont super mal réagi...* » Lorsque le squat de Miles de Vivien-das s'effondre sous les coups de bulldozers, Chris se souvient de Pampelune en 2004 : « *Ils ont envoyé un engin de démolition pour casser un squat qui tournait depuis dix ans. La boule a défoncé les murs alors qu'il y avait encore des gens sur le toit. Pendant trois jours, des habitants de la ville se sont battus contre les flics au côté des squatteurs.* »

Mais c'est une scène moins spectaculaire qui va déclencher les réactions les plus vives : celle où Vicente cite la phrase de Buñuel, « *le pauvre honnête est pire que le riche voleur* ». « *C'est vrai, approuve Xavier, nous on est des gentils pauvres.* » S'ensuit une discussion houleuse, d'où il ressort que les « riches voleurs » ne sont pas, comme on pourrait le croire, les équarris-seurs de biens immobiliers. À entendre les griefs qui jaillissent de tous côtés, ce qui tue la Miroiterie, c'est surtout sa dérive en deux

groupes opposés : d'un côté, les permanents qui habitent sur place et l'animent avec des bouts de ficelle, de l'autre, les « historiques » du squat, qui en assurent la gestion tout en se gardant bien d'y vivre. Ces gros malins auraient même fait main basse sur le bar, seule source de recettes, destinée en principe à l'entretien des lieux. « *Il y a un cartel qui ramasse l'argent et il y a les autres* », résume un jeune en haussant les épaules. Interloqué, on dévisage soudain l'ennemi le plus redoutable du squatteur : l'abattement, la capitulation, l'incapacité à imposer des règles du jeu.

« *C'est votre squat, bordel, squattez-le pour de bon !*, explose Z. Organisez-vous, réappropriiez-vous ce lieu, faites des réunions !

– *Mais on les a faites, les réunions, et ils nous ont niqués, c'est ça que tu comprends pas ! On se retrouve tous les matins à ramasser les mégots par terre pour rouler nos clopes. Quand ils passent, ces blaireaux vont nous filer une canette et deux cigarettes, et nous, on leur dit merci...* Quand les chiottes sont bouchées, ils nous filent 10 euros pour aller acheter des éponges, et eux, ils rentrent chez eux, dans leurs beaux appartements. On en est là. L'argent, on ne sait pas combien il y en a, ni où il va. Mais les pires, c'est pas eux, c'est nous, parce qu'on les laisse faire. Comme dit Xavier, on est les gentils pauvres. Ce que j'aimerais, c'est qu'on s'organise collectivement. Oui, on va se bouger. »

Bientôt, peut-être, l'ouverture d'un vrai squat autogéré à Paris ? ■

OLIVIER CYRAN



Squatter la ville pour changer la vie

Non, Barcelone n'est pas encore morte étouffée sous les dépliants touristiques. Grâce à la vitalité de ses mouvements d'occupation, qui percent les murs et la fatalité à coups de pied-de-biche, la ville continue de respirer. Une source d'oxygène pour tous les galériens des villes ?

PAR FLORENCE BOUILLON*

Pour des raisons historiques, liées notamment à la vivacité de l'engagement antifasciste après la période franquiste, les squats politiques sont depuis trente ans plus nombreux et remuants en Espagne – et singulièrement en Catalogne – qu'ils ne le sont en France. Le contexte barcelonais, marqué par une spéculation immobilière et des programmes publics de « rénovation » particulièrement agressifs, alimente cette rébellion¹. En s'immergeant dans l'un des hauts lieux de résistance à la gentrification en cours, Christophe Coello offre au spectateur une vision atypique de Barcelone, loin des fêtes commerciales et animations attrape-touristes des Ramblas. Les squatteurs qu'on y rencontre nous invitent à une réflexion profondément politique sur la ville, espace de prédation économique mais aussi de possibles solidarités.

Sésame, ouvre-toi

« *La ville pour tous* », réclament les squatteurs, mais aussi « *la vie pour chacun* » : derrière la poésie des slogans se devine l'amplitude de la revendication, cri politique et existentiel à la fois, qui conspu dans un même mouvement toutes les sphères du contrôle et de l'exploitation, qu'elles soient étatiques, marchandes, culturelles ou idéologiques. Le lien avec la vague de manifestations qui a traversé l'Europe en 2011, et sur laquelle Christophe Coello clôt son documentaire, saute aux yeux. Le « printemps arabe » n'est pas si loin. Partout s'observent le même refus de la ségrégation, le même besoin de liberté, la même colère face à l'impunité dont jouissent les dirigeants qui usent de leurs fonctions publiques pour conforter la mainmise du pouvoir financier.

L'engagement des squatteurs barcelonais relève d'un « nouvel art de militer » qui se distingue de celui qui a cours dans les partis politiques et les syndicats traditionnels : absence d'organisation hiérarchique, large place accordée à l'humour et à la fête, abolition des rôles formatés. Si le débat intellectuel demeure vif, le « passage à l'acte » est dorénavant privilégié. Pour *dire*, il faut *faire* : réquisitionner un bâtiment vide pour dénoncer la spéculation immobilière, occuper le siège d'une entreprise de technologies militaires et embarquer ses ordina-

¹ Sur ce point, et sur la portée sociale et politique du mouvement Okupa, on recommande la lecture de l'ouvrage de Miguel Martinez Lopez *Okupaciones de viviendas et y de centros sociales. Autogestión, contracultura et conflictos urbanos*, Virus Cronica, 2002.

Capture d'écran

Marc : Nous allons ouvrir un bâtiment de... Comment s'appellent-ils déjà ?... J'oublie toujours leur nom. Protection civile, quelque chose comme ça...

Un cri : Guardia civil !

Marc : C'est ça, c'était donc un bâtiment de la police. Et bien, conscients des problèmes de logement et de spéculation, ils ont décidé... de nous faire une petite place !



D.R.

teurs pour « enquête », récupérer de la nourriture et ouvrir un magasin « gratuit » pour s'affranchir des logiques du marché, parler une langue minorée pour lutter contre l'impérialisme culturel... L'engagement est une pratique avant d'être un discours, un acte plutôt qu'une idéologie.

Cette modernité n'induit évidemment pas de coupure avec le passé. On retrouve dans les squats une contestation radicale du capitalisme et des appareils idéologiques d'Etat que portait déjà l'extrême gauche des années 1950-1970. Mais, à la différence de leurs aînés, les mouvements d'occupation des années 2000 s'opposent à toute tentative d'institutionnalisation de la lutte. Il n'est plus question de prendre le pouvoir par la force, mais de bâtir une autre vie ici et maintenant, de promouvoir l'autonomie et l'autogestion. En ce sens, l'anarchisme du début du xx^e siècle, débarrassé de ses prétentions à s'organiser pour gouverner, paraît singulièrement proche de l'affirmation libertaire actuelle. C'est aussi la mouvance contre-culturelle que rappellent les squatteurs barcelonais filmés par Coello. Comme dans les communautés des années 1970, le désir de créativité, d'autonomie, d'authenticité fait face à la standardisation des modes de vie. Le propos est d'opposer au conformisme ambiant des réponses concrètes, imaginatives et novatrices. Le passage vernaculaire du terme « communauté » à celui de « collectif » (ou d'« assemblée », selon la terminologie des squatteurs barcelonais) signale cependant un retour de l'individu qui marque un changement de fond entre l'horizon des possibles hippie et squatteur. L'idée d'une fusion des individus est passée de mode. Dans les squats d'aujourd'hui, on ne mange plus dans le même bol que son voisin et les chambres sont nominatives.

Kolkhoze serrurière

En dépit de la disparition de l'idéal communautaire, le documentaire de Coello témoigne remarquablement de la fonction cardinale du collectif dans l'engagement de chacun. Le squat en tant que tel requiert un investissement en temps et en énergie considérable. Après l'ouverture du bâtiment, moment d'excitation et d'inquiétude mêlées, il faut réparer, nettoyer, aménager. Seule la force du groupe – que l'on constate sans cesse à l'image – le permet. Parce que la vie en squat génère méfiances et critiques, y compris de la part des « proches », le collectif se vit intensément, dans un entre soi fédérateur où se partagent implicitement codes et goûts esthétiques, références théoriques et normes pratiques. Mais l'« okupa » ne constitue pas un monde à part, loin s'en faut : c'est la grande force des squats barcelonais que d'impulser des actions spectaculaires dans l'espace public de la ville, autres moments intenses de vie partagée et de souvenirs communs accumulés, et de fédérer avec vigueur les colères du voisinage pour les transformer en luttes de quartiers.

Le point de vue interne adopté dans *Squat* témoigne d'une familiarité entre le réalisateur et les protagonistes dont profite un spectateur ébaubi par le culot et la lucidité de ces militants d'une vie meilleure. Dans les squats barcelonais, la règle se discute, l'autorité se conteste, le cadre se déplace : autant de postures qui relèvent d'une position critique jusque dans les aspects les plus triviaux de la vie ordinaire, mais aussi d'une vigilance envers soi-même, d'une conscience aigüe de ce que les concessions menacent de toute part. À mille lieux des clichés, les squatteurs apparaissent ici comme des individus et des groupes hyper actifs, réfléchis, réflexifs, dont la capacité à problématiser la question sociale et à engager des actions collectives le disputent à l'humour et l'autodérision. Ils nous invitent finalement à nous interroger sur nos propres engagements, en somme à nous *situer*. ■



* Sociologue au Centre Norbert Elias, Florence Bouillon a mené plusieurs recherches sur les squats français. Elle a notamment publié *Les mondes du squat. Anthropologie d'un habitat précaire*, PUF, Paris, 2009, et *Squats, un autre point de vue sur les migrants* (avec le photographe Freddy Muller), Alternatives, Paris 2009.



Le squat de A à Z Ouvrir un squat ?

Facile, à condition de prendre quelques précautions pour ne pas se faire éjecter trop vite. Comment choisir sa maison, comment s'y mettre à l'aise, comment se comporter face à la police, au propriétaire, aux huissiers : le tour des infos pratiques et juridiques avec le guide d'Infokiosques, téléchargeable sur Internet. <http://infokiosques.net/spip.php?article41>

Ça se durcit En juillet 2011, l'un des squats les plus anciens d'Amsterdam a reçu une visite policière. Matraque au poing, marteau hydraulique sous le bras, revolver à la hanche et casque intégral sur la tête, l'unité mobile n'a mis que dix minutes pour déloger le collectif Schijnheilig (« Faux-cul »). Tandis que les squatteurs se faisaient menotter, traîner et embarquer, leurs sympathisants postés dans la rue agitaient des petites poupées en plastique, manière de souligner la parenté des policiers avec des « marionnettes sans cerveau ». Depuis octobre 2010, une loi néerlandaise pénalise sévèrement le fait d'« occuper sans autorisation un bâtiment, un terrain, la caravane résidentielle ou la péniche d'autrui ». À ce jour, Amsterdam compte encore environ cent soixante squats.

Attaque frontale Dans le cadre

du festival Attaque frontale, le mouvement Intersquat de Grenoble a organisé le 27 mars 2011 une « ballade collective contre les expulsions et la propriété privée ». « Aseptisation de la ville, destruction des quartiers populaires au profit de complexes HQE (haute qualité environnementale) pour cadres dynamiques, expulsion et répression des populations gênantes... À Grenoble comme ailleurs, la gentrification bat son plein », ont expliqué les squatteurs. Plus d'infos sur <http://grenoble.squat.net/>

Anniversaire Lassés des

interpellations policières et des menaces d'expulsion, les jeunes squatteurs du Lieu de Santé, à Rouen, ont appelé à une manif le 10 septembre 2011 pour certifier que leur occupation, entamée un an plus tôt, « n'est pas près de se finir ». « Dix ans que d'un espace public quadrillé par la police n'avait émergé aucun espace commun », rappelle un squatteur. Depuis 2000, à Rouen, aucun squat n'a duré plus de quelques semaines.

Lucio Urtubia : « Ce sont des luttes comme celles-là qui nous donnent un avenir »

L'autonomie, la flibuste et la débrouille, Lucio Urtubia connaît bien : à la fin des années 1970, ce fils de paysans espagnols exilé en France rendait chèvres les services de police en écoulant pour plusieurs millions de dollars des faux chèques de voyage Citibank qu'il avait lui-même confectionnés. Non pour s'enrichir, mais pour financer la lutte contre Franco et la cause anarchiste. Les fins limiers n'imaginaient pas une seconde qu'un modeste maçon aux mains calleuses pouvait être le prince des faux-monnayeurs¹.

Âgé de 80 ans, toujours anarchiste, Lucio s'occupe aujourd'hui de l'espace Louise Michel, une auberge ouverte à tous les vents et à toutes les luttes aménagée dans sa maison de Ménilmontant, à Paris. C'est là qu'il nous parle de *Squat*, qu'il a découvert en avant-première.



D. R.

« C'est un grand film, à diffuser le plus largement possible. Mises de Viviendas... Je ne savais pas que ce type de collectifs existait. Ce sont des luttes comme celles-là qui nous donnent un avenir. Les squatteurs du film n'ont pas de solution clé en main, mais leur bagarre aboutit à un résultat concret : gêner les spéculateurs et encourager les voisins à se solidariser contre leurs expulseurs. Ça me réjouit. Ils n'ont peut-être pas la solution, mais ils proposent le début d'une solution possible.

On ne se définit pas par ce que l'on a, mais par ce que l'on fait : eux, ils n'ont pas grand-chose,

mais ils font beaucoup. Quand on est pauvre, on doit perdre tout respect pour ce qui n'est pas respectable. Quand j'étais jeune, je ne possédais rien, pas même du pain à me mettre dans la bouche, mais tout m'a été donné : il a suffi que je cesse de respecter les dominants pour que je n'aie plus qu'à me servir. Bien sûr, il faut travailler aussi. Ces squatteurs, qu'est-ce qu'ils travaillent pour ne pas travailler ! Ils ont compris que le travail salarié est devenu un privilège et qu'il faut donc organiser soi-même son propre travail collectif.

C'est un effort extraordinaire, mais qui en vaut la peine. C'est curieux, on dispose de plus en plus de moyens pour agir, mais on agit de moins en moins. Pourtant tout reste à faire. Le pouvoir rend fou, chacun le sait, il faut donc le supprimer. Mais supprimer le pouvoir implique d'être libre et responsable, et ça, c'est du boulot. L'anarchie, c'est la responsabilité, c'est agir contre les irresponsables, c'est pour ça que l'anarchie s'en sortira, car il n'y a pas d'autre solution. Les mouvements sociaux en Espagne et en Grèce l'ont bien compris, qui ont opté pour l'auto-organisation. Pas besoin de se dire anarchiste pour agir bien.

Les riches créent de la pauvreté, les pauvres créent de la richesse : *Squat* illustre parfaitement cette vérité. C'est un film joyeux, enthousiasmant, qui injecte de l'énergie au cœur du spectateur. C'est toujours mystérieux, un film qui produit cet effet-là. Ma maison est grande ouverte pour le projeter, quand vous voulez. » ■

¹ Lire *Lucio l'irréductible*, Bernard Thomas, Flammarion, Paris, 2000.

PROPOS RECUEILLIS PAR O. C.



Honneur aux anciens

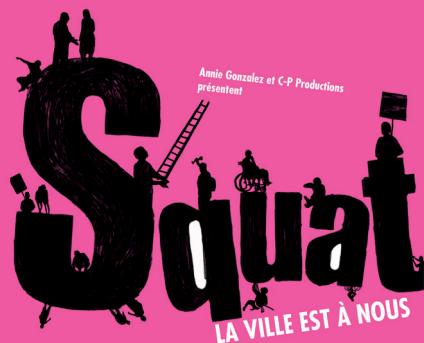
Légalisés pour la plupart, les squats du quartier berlinois de Kreuzberg font désormais partie des curiosités locales appréciées par les touristes. Il n'en a pas toujours été ainsi. En 1982, à l'occasion d'une visite à Berlin du président américain Ronald Reagan, le quotidien *Bild Zeitung* s'indignait : « Pendant la bataille [contre la police] au Nollendorfplatz, les casseurs ont diffusé à fort volume la Chevauchée des Walkyries de Richard Wagner, extraite du film

anti-guerre *Apocalypse Now*, depuis d'énormes haut-parleurs installés aux fenêtres d'un squat. Les murs étaient barbouillés de paroles de haine telles que "Kill Reagan Now". »

Par ici la bonne soupe

Créée en 2007, l'Assemblée des mal-logés de Genève a calculé que 63 % des sommes extorquées aux locataires servaient à payer les intérêts des banquiers et des propriétaires qui ont investi dans l'immobilier. « Nous avons compris,

disent-ils, que la ville ne sera vraiment nôtre que si nous devenons ensemble une force capable de résister aux maîtres de l'immobilier qui font main basse sur notre ville et cherchent à modifier à leur avantage, avec l'aide de leurs alliés politiques, les quelques lois en faveur des habitants. Nous avons compris que nous ne pouvons pas résister individuellement aux loyers abusifs, ni à l'expulsion des habitants hors du centre ville parce ceux-ci ne sont pas assez taillables et corvéables. [...] Ce que nous voulons ? Nous réapproprier nos vies et nos villes. » Plus d'infos sur <http://geneve.mal-loges.ch/>



UN FILM DE CHRISTOPHE COELLO



Un pied en terre catalane, un autre en Amérique du Sud, Christophe Coello a réalisé plusieurs documentaires sur les luttes en Amérique latine, par exemple sur le maintien des langues indiennes (*Ecole en Terre Maya*, 1996), sur l'absurdité du miracle économique chilien voulu par Pinochet (*Chili, dans l'Ombre du Jaguar*, 1998) ou sur la lutte du peuple mapuche (*Mari Chi Weu*, 2000). En Europe, il a, entre autres, tourné un documentaire sur la scolarisation des enfants gitans (*Regards Croisés sur l'École*, 2006), ausculté un quartier HLM de Perpignan (*Bonjour, bonsoir*, 2007) et coréalisé avec Pierre Carles et Stéphane Goxe un dyp-tique sur le rapport au travail : *Attention danger travail* en 2003 suivi de *Volem Rien Foutre al Pais* en 2007.

www.squat-lefilm.com

Pour suivre l'actualité de *Squat*, aider à sa diffusion, apporter votre soutien (financier, militant, amical...) ou connaître les futurs projets de Parasite et C-P Productions, consulter le site Internet du film et laisser ses coordonnées en envoyant un mail à l'adresse squat.le.film@gmail.com.

CONTACTS

PRESSE : SAMANTHA LAVERGNOLLE
LAVERGNOLLE2@GMAIL.COM
DISTRIBUTION : PARASITE DISTRIBUTION
JEAN-JACQUES RUE,
SOLVEIG BJURSTRÖM, NINA FAURE
06 77 04 61 31 - 06 16 55 28 57
PARASITE.DISTRIBUTION@GMAIL.COM

Directeur de la publication : Jean-Jacques Rue. Rédaction : Olivier Cyran. Maquette : Marc Pantanella. Affiche : Klaxon. Dessins : Rémi. Merci à Florence Bouillon, James Climent, Valérie Delachérie, Jean-Pierre Garnier, Karima Younsi et aux squatteurs de la Miroiterie. Impression : Imprimerie Delferrière, 1 rue de l'Artisanat, 1400 Nivelles, Belgique. Septembre 2011.

Avec le soutien de la région Languedoc-Roussillon, en partenariat avec le Centre national du cinéma et de l'image animée, Droit au Logement, la Ligue des droits de l'Homme.

1h34 - France - 2011 - VOSTF. Couleur. 4/3
Réalisation et image : Christophe Coello
Caméra additionnelle : Manel Muntaner
Quelques images données par Simona Levy, Maria, Judith Gimenez, Rabia et Lisa
Musique : IX, Jalea Real, Gadjo, Rotxa
Montage : Christophe Coello, Catherine Legault, Sergi Dies, Gilles Bour
Technicien post-production : Ludovic Raynaud
Duplication : Wally Charifi
Version française : Stéphane Goxe
Version anglaise : Pamela Denton
Version castillane : Emma Alari, Paula Monteiro
Production : Annie Gonzalez, C-P Productions, 9 rue du Jeu de Ballon, 34000 Montpellier. www.cp-productions.fr
cp-productions@wanadoo.fr
En association avec Les Films Buenaventura, Jack et Liliane Mercier
Distribution : Parasite distribution, 47, rue du Grillon, 95610 Eragny parasite.distribution@gmail.com
Visa d'exploitation n° 122521

